Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2013

Revisiting the Gilded Age / Littérature et philosophie

Nathalie Cochoy, *Passante à New York*

Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010, 241 pages

Sylvie Bauer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/6321>

DOI : 10.4000/transatlantica.6321

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFA)

Référence électronique

Sylvie Bauer, « Nathalie Cochoy, *Passante à New York* », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 01 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6321>

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Nathalie Cochoy, *Passante à New York*

Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010, 241 pages

Sylvie Bauer

RÉFÉRENCE

Nathalie Cochoy, *Passante à New York*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010, 241 pages, ISBN 978-2867815201, 24,70 euros.

- 1 Avec *Passante à New York*, Nathalie Cochoy choisit d'adopter une démarche déambulatoire et de parcourir New York et certains de ses romans de l'intérieur, depuis la matière qui les façonne en « s'[adonnant] à un relevé de circonstance dans la chair et la cendre du monde » (20). Elle éclaire d'un jour passionnant la relation entre une langue fluctuante et une ville en constante mutation, porteuse des désenchantements et des promesses renouvelées d'une Amérique dont le territoire ne cesse de s'inventer. À travers une lecture subtile de textes de Henry James, Edith Wharton, Stephen Crane, Theodore Dreiser, John Dos Passos, Francis Scott Fitzgerald, Tony Morrison, J.D. Salinger, Steven Millhauser et Paul Auster, l'auteur donne à lire les métamorphoses d'une ville insaisissable et qu'il est impossible « [d]'embrasser d'un seul coup d'œil » (11).
- 2 Après une introduction lumineuse consacrée à l'incapacité de nommer et de décrire une ville qui se refuse à la saisie, l'ouvrage s'organise en cinq chapitres, chacun consacré à deux écrivains contemporains dont les textes semblent se répondre. Les « passantes » que l'on y rencontre et qui s'y esquissent « comme un blanc rassurant ou un trait ravageur, une vive impression ou une insignifiance, un éclat de vision, incisif ou brillant, un sursaut d'espérance ou une danse endeuillée, une source d'hésitation ou une transgression... » (23) s'accordent à la ville et à ses fluctuations. Surtout, elles incarnent le lien entre une écriture réflexive, consciente de son incapacité à dire, de cette « malédiction des mots » (207), du renoncement à nommer la ville, et l'espace, devenu « pure affection dans l'idéalité d'une commune émotion » (211). En renonçant à toute volonté mimétique, à toute « étreinte descriptive » (20), l'écriture se crée sur les

« décombres de l'illusion référentielle » et Nathalie Cochoy montre comment la substance langagière se nourrit de la perte et de son acceptation et fait sa force de « l'incessante relance du désir de nommer » (170).

- 3 *Passante à New York* se lit alors comme un travail fécond sur la perte et le langage, perte de la ville, « objet de désir à part entière », perte de la langue, inapte à la parole et perte de l'Amérique et de ses rêves démocratiques. Comme un très bel écho au texte de Marc Chénétier (*La perte de l'Amérique, archéologie d'un amour*, Paris, Belin, 2000), l'ouvrage de Nathalie Cochoy montre comment les écrivains qu'elle étudie, sensibles aux vibrations de la ville, ravivent sans cesse le désir de cette Amérique dont la langue s'évertue à « exhumer les rêves démocratiques à l'origine du territoire » (179). Les différentes passantes qu'on y rencontre sont alors un peu comme cette langue américaine qui, toujours, se réinvente. Se dessine alors une « poétique », où se mêlent une dimension esthétique et une dimension éthique et qui « souligne combien l'écriture fictionnelle ranime dans la ville les rêves égalitaires que l'Amérique a oubliés » (119). C'est dans la langue que se noue cette poétique, une langue qui fait en grande partie l'objet du livre de Nathalie Cochoy et qui est tout aussi mystérieuse que la ville et ses passantes. Substance et source d'affect, la langue, dans l'élan traducteur de l'écriture, se transforme en « salubre offrande », apte à « [décliner] ses devenirs humanistes » (203). Le désir qui parcourt tout autant les œuvres étudiées ici que *Passante à New York* est le désir de cette langue proprement américaine qui se crée sur son absence, dans son « incessante relance du désir de nommer » (170). L'auteur elle-même entretient un rapport quasiment amoureux avec la langue, comme en témoigne la très belle écriture de cet ouvrage qui en fait un bonheur de lecture.
- 4 On pourrait s'étonner de l'absence d'une conclusion à ce texte. Au contraire, la fin ouverte par/sur le dernier chapitre participe de manière presque performative au mouvement, à la circulation, aux arabesques de la ville et de la langue que l'auteur décrit, au sentiment d'accueil et de devenir propres à l'objet de ce livre et que ne saurait borner un chapitre conclusif. Cette circulation se ressent également dans l'appareil de notes, qui fait résonner les modalités de la pensée et dans les tableaux qui, plus qu'une illustration du propos, sont une contribution essentielle à la perception des vibrations décrites ici.
- 5 *Passante à New York* est un ouvrage ambitieux et précieux qui, loin de cerner et de figer son objet, est plutôt un hommage magistral à la littérature américaine.

INDEX

Thèmes : Recensions

AUTEURS

SYLVIE BAUER

Université de Rennes 2